

Zeitschrift: Actio : ein Magazin für Lebenshilfe
Herausgeber: Schweizerisches Rotes Kreuz
Band: 94 (1985)
Heft: 7: Entthront Henry Dunant den Denver-Clan?

Artikel: Kontroverse : Hollandisierung
Autor: Gros, François / Baur, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-975992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le dialecte ne passe pas la rampe Kontra

Par François Gros

Une vingtaine de Romandes et Romands sont autour de la table. La direction de leur entreprise les a invités à une réunion de travail. L'expert, chargé de présenter le rapport final d'une analyse de marché, est venu de Zurich. Il dit quelques mots dans un français approximatif et passe la parole à son adjoint scientifique. Le schytzertütsch tombe au milieu de la salle comme un météorite de glace. L'auditoire se rebiffe. Avec une courtoisie nappée d'ironie, un des Romands remarque: «Auriez-vous l'extrême obligeance de prier ce monsieur d'utiliser un langage un tant soit peu accessible.» Surprise, confusion, La séance tourne court.

Le dialecte ne passe pas la rampe. Il fait un tabac en Suisse alémanique. Il supprime bientôt partout la langue allemande, fille cadette et bâtarde des vieux parlers germains.

On achète des œufs frais de la ferme; on mange du pain à la farine de pomme de terre; on chine dans les brocantes à la recherche du fer à repasser de l'arrière-grand-mère. L'ordinateur trône au bureau; à l'appartement on mange écologique, dans un décor d'authenti-

ques vieilleseries. Le dialecte est «vert».

Il se veut un rempart contre le bétonnage de la culture par les industriels de la communication. Il est un refuge contre l'uniformisation. Il est une forme de contestation populaire contre les grands espaces économiques. Les commis des banques de la Bahnhofstrasse et leurs collègues féminines donnent le ton. Complet-cravate ou jupe-chemisier (soutien-gorge obligatoire) derrière les guichets; fringues des boutiques le plus «in» du Niederdorf une fois fermés les bureaux. Pendant la journée, un sabir germano-américain; la nuit appartient au dialecte.

Tous les doctes professeurs et rédacteurs de la NZZ ne peuvent que se lamenter. L'évolution est inéluctable. On parle de «hollandisation». Personne ne se donne, en effet, la peine d'apprendre la variété de l'allemand propre aux Pays-Bas. Cela les a-t-il empêchés d'être un pays de négoce florissant, d'industries prospères et de fine culture? Réponses à

Amsterdam ou Rotterdam. Seulement... le Néerlandais sait, dès son plus jeune âge, qu'il est «condamné» à apprendre en tout cas l'anglais, l'allemand si possible et, accessoirement, le français ou l'espagnol.

Se claquemurer dans son dialecte local a pour corollaire l'obligation de pratiquer une autre langue quand on en sort. En est-on suffisamment conscient en Suisse alémanique? N'est pas Hollandais qui veut.

On devrait, en tout cas, se défaire de l'idée que les autres – les Romands notamment – n'ont qu'à faire l'effort d'assimiler assez de schytzertütsch pour comprendre leurs Confédérés – à défaut de se faire comprendre d'eux. Il y a, pour le seul canton de Berne, une douzaine de dialectes et l'on en dénombre une bonne trentaine en faisant l'inventaire des autres cantons. Le Romand reste confondu devant le foisonnement de ces particularismes et leur vivante richesse. Il se bornera à les

admirer en vitrine mais n'entrera pas pour acheter. Qu'on ne lui demande pas l'impossible!

L'enseignement de l'allemand doit, en revanche, être intensifié, déclassé. On peut, sans trop de dommages, laisser Goethe, Schiller, Hölderlin au vestiaire; sans gommer un passé récent, il est possible de peindre l'Allemagne en lui enlevant la chemise breneuse des Nazis; à l'heure où les gosses accompagnent leurs parents à la Costa Brava, sur la Côte d'Azur ou en Italie, on est encore bien timide quand il s'agit de faire franchir le viaduc de Grandfey à une classe de petits Romands que l'on gave de clichés sur leurs Confédérés.

Pour se rencontrer et échanger leurs points de vue, Alémaniques et Romands ont à prendre de la hauteur. Les dialectes, c'est le ras du terrain. L'allemand et le français permettent de ratisser plus large. Le regain de vie du schwyztütsch est, en soi, respectable; le complexe de supériorité du Romand est méprisable. C'est de ponts dont on a besoin pour franchir ces fossés qui vont en se creusant. Les meilleurs ponts sont souvent ceux jetés loin au-dessus des abîmes. L'allemand, le français, l'anglais, l'espagnol et l'italien élargissent l'horizon. Le dialecte le rétrécit. □

Hollandisierung

In der Schweiz nimmt die Tendenz zu, Dialekt zu sprechen. Auch am Radio, am Fernsehen, sogar in den Schulen. Die Westschweizer sind darüber zutiefst beunruhigt. Für sie ist Dialekt eine Halskrankheit. Zwei eminente Kenner der Situation haben sich für diese interessante Kontroverse zur Verfügung gestellt, François Gros, Chefredaktor der «Liberté» in Fribourg, dessen Text wir ausnahmsweise in französischer Sprache bringen, und Dr. Arthur Baur, ehemaliger Chefredaktor des «Landboten» in Winterthur, der bereits 1938 eine Grammatik für Züritütsch veröffentlichte, die erst heute zum eigentlichen Bestseller wurde.

Das Schweizerdeutsch kann man lernen

Von Arthur Baur

Die Holländer können einem leid tun: eingezwängt in das Gehäuse ihrer eigenen Sprache dürfen sie nicht teilhaben an den Segnungen der grossen Welt Sprachen. Und nun droht uns Deutschschweizern – oh Graus! – das gleiche Schicksal. Besorgte Sprachpfleger unter unseren engeren Landsleuten und noch besorgtere Confédérés warnen uns mit erhobenerm Zeigefinger. Sie sprechen ihren Fluch aus über die gegenwärtige Mundartwelle und malen das Gespenst eines «nombriilisme pantouflard» (was man ungefähr mit «pro-

vinzieller Nabelschau» übersetzen könnte) an die Wand.

Was ist aber in Wirklichkeit geschehen? Kein einziger Lehrplan ist geändert worden. Gute Kenntnisse des Deutschen ist nach wie vor überall das gesetzlich vorgeschriebene Lehrziel unserer Schulen. Ob wir nun am Deutschen Freude haben oder nicht, wir werden es brav weiter lernen und hoffen nur, dass die Welschen ihrerseits es nicht aus ihren Lehrplänen streichen. Diese Gefahr sehen wir nämlich am Horizont.

Das Ergebnis des Deutsch-

unterrichts war schon immer uneinheitlich. Manche Schweizer schreiben ein besseres Deutsch als die Bundesrepublikaner, und einige drücken sich sogar mündlich gewandt aus. (Generell ist die Aussprache seit der Erfindung des Radios in der alemannischen Schweiz viel besser geworden.) Manche aber fühlen sich blockiert, sobald sie deutsch sprechen sollen. Sie ziehen es dann vor, mit den Compatriotes französisch zu sprechen ungeachtet der Fehler, die sie nicht vermeiden können. Auf das Deutsche weichen sie nur

aus, wenn ihr eigenes Französisch schlechter ist als das Hochdeutsche ihres Gesprächspartners.

Unnötige Aufregung

Wenn einige Pädagogen neuerdings behaupten, die Deutschkenntnisse der jungen Leute beim Schulabschluss seien heute schlechter als früher, so müssen wir ihnen das wohl abnehmen, obschon es darüber keine Statistik gibt. Ob aber die Mundartpflege daran schuld ist, müsste erst noch bewiesen werden. Es scheint sich nämlich um ein übernationales Problem zu handeln, denn ähnliche Klagen hört man auch aus Deutschland. Tatsächlich, wenn wir gewisse deutsche Texte lesen, so scheint uns die Distanz zwischen der Sprache Goethes

Fortsetzung Seite 28

RE-AKTIONEN AUF ACTIO

Fortsetzung von Seite 27
 oder bei Frischoperierten durchzustehen (ohne Kompensation). Intensivstationen kannte man damals noch nicht. Alle 2 Wochen war am Sonntag Ausgang von 14–18 Uhr und an andern von 9–11 Uhr für Kirchenbesuch. Auch Ferien kannte man nicht. Putzarbeiten waren den Lernschwestern aufgetragen, die oft unter der sehr strengen Aufsicht der alten, verhärmten Lehrschwestern zu leiden hatten. Dennoch war man voll Einsatz und Begeisterung dabei, den armen, kranken Mitmenschen zu helfen.

Alice Streiff, Glarus

Egoismus der Sparer

Für die Zustellung Ihrer Zeitschrift möchte ich Ihnen bestens danken. Diese hat mich sehr interessiert, denn sie gibt eine gute Übersicht auf Ihre weitverzweigte Tätigkeit.

Um so mehr hat mich das ganzseitige Inserat des Bankvereins auf der letzten Seite des Heftes enttäuscht. Zwar könnte ich mir vorstellen, dass damit Ihre Ausgabe zum grössten Teil finanziert wird, aber gerade diese Seite stellt Ihre ganze Tätigkeit in Frage!

Da wird von der Bank auf den Egoismus der «Sparer» spekuliert mit etwas mehr Zins! Wir aber wissen, dass

gerade die ärmsten Völker durch Kredit mit Zinsverpflichtungen zugrunde gerichtet werden. Denn wie kürzlich zu hören war, ist sogar bei höchsten Bankkreisen nicht so sehr wichtig, dass diese Schulden getilgt werden, wenn nur wenigstens der Zins bezahlt wird. Und so kommen diese Völker

je länger je mehr in die Schulden; ja, müssen sogar Geld aufnehmen, nur um die Zinsen zu bezahlen.

Das ist moderne Sklaverei, indem man das Volk und die Völker auf diese Art zur Abhängigkeit zwingt!

Alfred Bächler, Horw



Rotkreuz-Kalender 1986

Haben Sie den neuerschienenen Rotkreuz-Kalender 1986 bereits bestellt? Er bietet Ihnen neben dem nostalgischen Kalenderium, dem hundertjährigen Kalender, Bio-Ratschläge für den Garten, prachtvolle Saison-Rezepte und Tips für Gesundheit und Schönheit. Umfang 144 Seiten, Preis Fr. 7.20. Direkt zu bestellen bei Hallwag AG, Nordring 4, 3001 Bern, Telefon 031 23 97 16. □

KONTROVERSE

Fortsetzung von Seite 7
 und einem gewissen angli-zierten Neogermanisch immer grösser zu werden.

Woher aber dann die Aufregung bei uns? Warum wird das nicht erst seit heute bestehende schweizerische Sprachproblem plötzlich in Zeitungen und sogar in Büchern diskutiert? Etwas hat sich doch geändert: das Schweizerdeutsche hat in den letzten Jahren neues Ansehen gewonnen und hat im mündlichen Gebrauch dem Standarddeutschen Terrain abgenommen. Dies hat nun offenbar unseren Freunden einen Schock versetzt, denn bisher – schon Benjamin Constant gab den Ton an – sahen sie auf unsere Sprache mit einem Vorurteil herab, das an Verachtung grenzte. Sie sahen in ihm ein barbarisches Idiom, das sich nur zu seinem Nachteil vom «bon allemand» oder «vrai allemand» unterschied. Sie betrachteten es als ein undurchdringliches Maquis, dem man am klügsten aus dem Wege ging. Und nun massen sich die Landsleute aus der Suisse alémanique plötzlich an, das zu tun, was jeder sich selbst respektierende Mensch tun sollte und worin uns gerade die lateinischen Völker ein Vorbild sind: Nämlich mit voller Überzeugung zur Muttersprache zu stehen und jede Herabsetzung abzulehnen, wonach diese nur für Küche und Schlafzimmer gut genug sein soll.

Schweizerdeutsch kann man lernen wie eine andere Sprache

Es gibt in der Romandie heute Leute – darunter einen ehemaligen Bundesrat –, welche die neue Situation nicht ausschliesslich negativ betrachten. Ja, es ist heute in der Romandie sogar eine starke Bewegung am Werk, die sich um die eigenen Patois wieder bemüht. Diese positiv eingestellten Leute überwinden ihre psychologischen Barrieren und nehmen wenigstens einen Einblick in das so gering geschätzte Schweizerdeutsch. Sie merken dann, dass dieses eine wohlgeordnete Grammatik besitzt, die einfacher ist als die Deutsche, da es zum Beispiel kein Imperfekt und keinen Akkusativ gibt und der Genitiv gleich gebildet wird wie im Französischen. Sie merken auch, dass die Unter-

Bitte ausschneiden und in einem Kuvert einsenden an «Actio», Schweizerisches Rotes Kreuz, Rainmattstrasse 10, 3001 Bern

Bon für «Actio»

Ich möchte «Actio» unverbindlich kennenlernen und bitte um Gratiszustellung einer Ausgabe.

Ich bestelle «Actio» im Jahresabonnement zum Preis von Fr. 32.–.

Gewünschtes bitte ankreuzen

Vorname

Name

Adresse



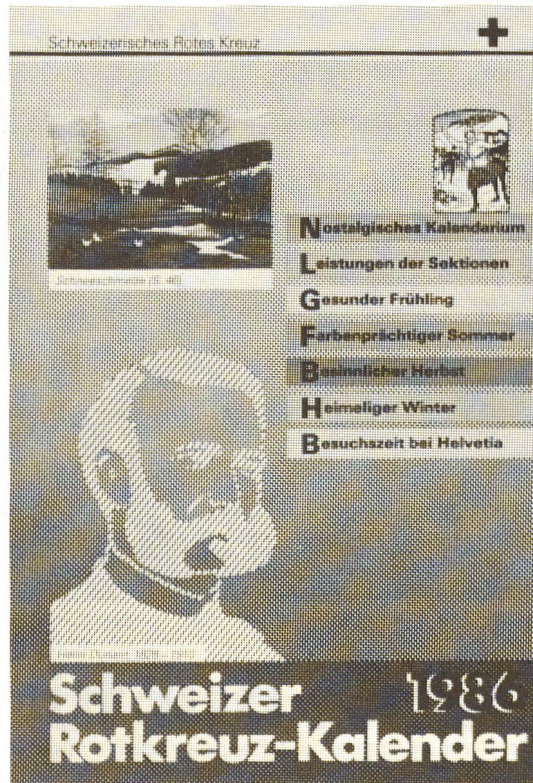


schiede zwischen den Dialekten masslos übertrieben werden (daran sind wir Deutschschweizer allerdings selbst schuld, indem wir mit der angeblichen Vielzahl unserer Dialekte und ihrer Verschiedenheit zu plagieren pflegen). Sie lassen sich auch sagen, dass ein Minnesänger, der aus dem Grab auferstünde, sich mit uns unterhalten könnte, während er in Deutschland verloren wäre. Es beginnt sich herumzusprechen, dass man Schweizerdeutsch genau gleich erlernen kann wie jede andere Sprache; an Grammatiken und Kassetten mangelt es nicht. Wer sich dieser Mühe unterzieht, wird belohnt, denn ihm öffnen sich nicht nur die Türen, sondern auch die Herzen.

Die Verständigung über die Sprachgrenzen hinaus darf nicht an der Mundart scheitern

Wir verlangen aber keineswegs von den Miteidgenossen, dass sie nun contrecœur das Opfer auf sich nehmen, eine Sprache zu erlernen, die von nur vier Millionen Menschen gesprochen wird. Es ist und bleibt daher eine grobe Unhöflichkeit, wenn ein Deutschschweizer einem Romand oder Tessiner, der ihn auf deutsch anspricht, in Mundart antwortet. Es ist bedauerlich und verdient jeden Tadel, wenn dies vorkommt. Die Aufgabe der Verständigung über unsere Sprachgrenzen hinweg darf nicht an der Mundart scheitern. Wir Deutschschweizer bekennen uns – gerade weil wir in der grösseren Zahl sind – zur Verpflichtung, die zweite Landessprache – und gerne auch die dritte – mit unvermindertem Eifer zu studieren. Ob und wie gut wir selbst Deutsch lernen und wieviel Prozent Schweizerdeutsch unsere elektronischen Medien gebrauchen (wer verfolgt schon Radio-TV-DRS in den anderen Landesteilen?), ist dann allerdings unsere ureigene Sache. Französisch zu lernen ist dagegen eine nationale Aufgabe, der wir uns unter keinen Umständen entziehen dürfen. Jean-Pierre Vouga hat recht, wenn er es als eine nationale Katastrophe bezeichnet, falls Schweizer sich untereinander auf englisch verständigen müssten. □

Schenken und helfen



Haben Sie schon daran gedacht, jemandem eine Freude zu bereiten und gleichzeitig eine gute Tat zu vollbringen?

Jetzt können Sie das!

Schenken Sie den Schweizer Rotkreuz-Kalender

zum Geburtstag, zu Weihnachten . . . oder einfach so, denn jeder Tag ist gut, wenn es darum geht, jemanden zu erfreuen und jemandem zu helfen.

Mit jedem Kalender, den Sie schenken, leisten Sie einen wertvollen Beitrag zur Arbeit des Schweizerischen Roten Kreuzes.

Schweizerisches Rotes Kreuz



JA, ich will schenken und helfen

Senden Sie mir . . . Ex. Schweizer Rotkreuz-Kalender 1986 zum Preis von Fr. 7.20

Name, Vorname

Strasse

PLZ, Ort

Bestelladresse:
Hallwag AG
Kalendervertrieb
Nordring 4
3001 Bern

oder rufen Sie an:
031 42 31 31
(Herr Portmann)